VI arti III

Par Serge Coupé

Août 1950. - Par un temps magnifique, en arrêt sur le glacier de Freydane, nous examinons, très impressionnés, la face nord-ouest du Grand Pic de Belledonne. « C'est vraiment raide. » A deux reprises déjà, j'étais parti pour essayer cette face. Une première fois, Bernard et moi avons fait demi-tour à Grenoble. Il pleuvait et la météo était par trop pessimiste. Nous étions remontés à -notre camp du Villar d'Arène dans l'espérance de jours meilleurs. @ La seconde tentative, une semaine plus tard, nous avait amenés jusqu'au refuge Jean Collet où la pluie nous avait arrêtés. « Du VI et de l'arti 111 avec la flotte? Non merci! » Vingt-quatre heures au refuge. Pour nous conformer à une tradition semblant bien établie dans le secteur, nous y avons laborieusement accouché d'un poème. Surréaliste, intitulé « VI arti 111 » C'était, assurait Bernard, le pur chef d'œuvre de la poésie alpine. Du moins, après lecture du registre du refuge, fut-il porté à le croire. Robert, le troisième compagnon d'infortune, en avait profité pour faire passer à la prospérité sa tentative en solitaire au « Roc de la Brèle ». Un caillou de trois mètres situé à un jet de pierre du refuge. Une page pour la description de l'itinéraire, à propos duquel il réussit à avancer les noms de célèbres alpinistes contemporains, et quelques comparaisons avec les passages les plus réputés des Dolomites et du Mont Blanc, lui suffit à peine. Et nous étions redescendus. A Saint Murry le temps avait tourné au beau. Deux jours plus tard avec Fabienne (C'est, vraiment raide !... - Vous croyez que je pourrai passer?... » Toujours ce VI arti 111. Combien déjà ont dû hésiter, puis renoncer, à la lecture de la note technique? Le mieux n'est-il pas d'aller voir? Une escalade facile nous mène au pied de la paroi elle-même. La corde, un dernier regard sur les « tuyaux » du guide Germain. Attaque. On commence en trichant. L'écaille du départ n'est pas au pied même de la face, mais assez droite. Pour l'atteindre on gagne facilement 50 mètres en dénivellation. Voilà qui n'est pas très esthétique, mais nous ne sommes pas là pour tracer une ligne droite. Suivons donc la voie de 1944, elle nous suffira. L'écaille, puis deux passages raides - ça passe très bien -. Nous sommes maintenant au pied du mur d'artificiel, d'autant plus mal à l'aise que nous avons été fortement impressionnés par le récit de Michel Chevalier dans *Alpinisme*. (je m'efforce maintenant de ne plus lire les récits des courses que je vais tenter.) Résigné, esclave de l'itinéraire déjà tracé, je prends les étriers, fais un choix de clous, et m'apprête sans grand enthousiasme à aller les planter dans le dièdre de droite. Celui qui « passe ». Heureusement, Fabienne, elle, ne se résigne pas. Le dépitonnage ne lui sourit guère, elle sait que si je n'aime pas laisser des pitons, j'adore ceux qui tiennent. « Si on essayait à gauche? », propose-t-elle. Une lame, détachée de la paroi, permettrait de gagner, en libre, quelques mètres. Mais après; Car si Rébuffat n'y est pas passé, sans doute avait-il ses raisons? Essayons pourtant. Quelques minutes et je suis sorti. On ne peut guère s'arrêter en route. D'ailleurs le fait d'avoir déjà derrière soi une bonne partie de la paroi n'incite pas à se livrer aux joies de l'alpinisme contemplatif. Assez athlétique, impressionnant, mais pas difficile. Une bonne vire fait suite. Fabienne exulte deux heures gagnées grâce à elle (et surtout les plaisirs du dépitonnage évités). Dommage seulement que nous ayons manqué le « VI arti 111 », une occasion unique de voir ce que c'était. A vrai dire nous n'en sommes pas très fâchés car il reste -- toujours la note technique - un autre passage de VI, avec courte-échelle, celui-là. J'en lis d'avance (je suis d'ailleurs le seul). Suivons la vire. Surplomb de mauvais rocher, toujours vers la gauche, rochers brisés. Nous cherchons le VI, sans le trouver. Halte. Voici là-bas l'arête du Col de la Balmette. Il ne s'agit pas d'aller la rejoindre. Nous nous arrêtons, perplexes, déroutés. Partis chargés de ferraille, nous attendant à des passages horribles, espérant sortir au plus tôt après 7 ou 8 heures, nous avons planté 4 pitons d'assurance, n'avons rien trouvé de supérieur au V, et sommes, après 2 heures d'escalade, à peu de distance du sommet. Nous sommes déçus.

Et un doute nous assaille : avons-nous trop tiré à gauche? Si nous étions sortis de la voie après notre variante? Redescendons. Trimballant toujours notre ferraille, nous re-faisons en sens inverse deux ou trois longueurs de corde. Sans nous presser. Nouvelle halte et examen approfondi des lieux. Tout droit, peut-être serait-il possible de passer. Une fissure semble le permettre. Mais ce serait la directe, jamais faite jusqu'à présent. Ayant acquis la certitude que nous sommes bien dans la voie, et après avoir posé quelques pitons, jalons pour l'avenir, nous tirons à gauche, escaladons les grandes dalles grises et sortons au sommet. Nous n'éprouvons aucun remords de n'avoir pas suivi la voie intégrale. L'artificiel lorsqu'il est inévitable nous suffit amplement. L'essentiel est que la face soit faite. Et nous aurons le temps de manger des framboises en redescendant à Saint-Murry. Mais quelque chose ne nous plaît guère. Attaque à droite, sortie à gauche : une diagonale. « On revient faire-la directe? - Pourquoi pas? »

Nous C'est décidé, nous partons à quatre : Serge, Fabie, Pic et moi, remontons à « Jean Collet mon cabanon ». Vent de gaieté, veillée d'armes, assauts de plaisanteries. Le lendemain nous laissons nos sacs au pied de la face. Nous les prendrons le soir en descendant. Serge et Fabie attaquent et prennent par leur variante du 27 août, je suis avec Ric : deux passages de V dont un très athlétique. Cette face est merveilleuse. On y découvre des reliefs insoupçonnés. Les relais sont fameux. Après chaque passage une petite vire où les pieds sont à l'aise. Euphorie. Chacun est heureux, les chants fusent. Ah! Serge a enfin repéré le second passage de VI. Il va l'explorer, tandis

que je monte à la vire d'attaque directe. Du 111, du IV, encore du IV, le rocher ici n'est guère solide. Nous y voilà... « Hum! drôle de coin! »I' dit Ric, tout en se bardant de ferraille. Ric est prêt, Ric démarre, Serge et Fabie arrivent et... s'allongent béatement dans un coin de la vire où Ric pitonne. Ric bagarre, Ric s'énerve; Ric s'essoufle ; Ric jure. « Oh ! dit Fabie, ne parlez pas si mal ! ! ! » Alors, ne pouvant plus jurer, Ric descend. Le Roc a vaincu le Ric. Au suivant de ces messieurs. J'y vais. J'essaye plus à @droite. Peut-être que là??? Allons voir. Tout juste! une belle fissure pour pitons U, étriers, poussez-poussez l'es-carpolette 1... et ces deux en dessous qui en rient! Vous voyez, dit Fabie, lui au moins ne parle pas mal. » La malheureuse! Qu'avait-elle dit là ! Au même moment les échos retentissent d'une vieille bordée de -derrière les bastingages. « La fille » en est sidérée. J'émerge enfin de mes pédales sur pas grand chose, j'aménage le coin et fais venir Ric. La suite? pas très rassurant : une traversée de 4 ou 5 mètres à droite, sur des grattons, avec toute la face dessous! ! Hum! Oui! viens donc -un peu là, Serge! Chacun son tour. Pendant qu'il grimpe, j'essaye de progresser en évitant cette traversée je pose quelques clous, nage sur une pédale dans un surplomb mais on ne peut sortir. Serge arrive. Pas l'air content le monsieur 1 13ien sûr, j'ai interrompu son douce farniente. Fabie suit en dépitonnant, elle se balance dans les étriers, fait de l'acrobatie; ça n'a pas l'air d'aller. , Mais que venons-nous d'entendre? Un juron? Fabie a juré! Oh! A notre tour d'être sidérés. Quatre sur une vague plate-forme de rocher c'est plutôt tangent. Chacun s'amarré sur un trou pour s'y retrouver dans un splendide emmélage de ficelles. Serge, en danseur, part. Il franchit cette traversée très vite et se rétablit en face sur un vague éperon. Il en a pâli! Montant quelque peu, il réussit à, poser un clou. Ouf! nous respirons (lui aussi!). Suivant ce vague éperon, il va à bout de corde - du V - sans grande possibilité de pitonner. (i je voudrais bien être ailleurs- », nous crie-t-il! Il arrive enfin à une petite niche et le second suit. Pour ma part, je suis encordé sur un brin du rappel et ça va tout seul. Ric dépitonne. La niche. Maintenant c'est gagné. Un noir surplomb de IV, puis de belles dalles, nous conduisent facilement dans un entonnoir qui mène au sommet. 10 heures. Nous y sommes. Et c'est la descente à toute vapeur. A la nuit nous atteignons le Col de la Balmette. Nous dévalons vers Jean Collet, aiguillonnés par nos estomacs qui réclament. Demain nous viendrons rechercher nos sacs . Le lendemain, 10 heures, nous revoilà sur le glacier de Freydane. Ric pas en forme est resté au refuge. Nous lézardons un moment sur un gros bloc. « Dis donc, vieux l'étrier que nous avons lâché hier est resté accroché sur la vire au-dessus du premier passage de V. Si nous allions le récupérer? - Oui, mais les sacs? » Fabienne décide alors de nous accompagner jusqu'au sommet du socle et de descendre les sacs. La laissant se débrouiller, nous suivons la voie du 27 août et trouvons bientôt l'étrier. sommes en short et chemisette et un rappel pendulaire ne nous inspire guère. Nous sortirons donc au sommet. Le soleil nous effleure, l'air est léger, le cœur aussi; nous connaissons bien l'itinéraire, les passages se succèdent rapidement, nous ne mettons pas de « clous » et nous voici arrivés. Avec stupeur nous regardons nos montres : il y a 55 minutes que nous avons quitté Fabienne! Nous décordant, nous rejoignons le glacier par le même itinéraire que la veille. Nous retrouvons Fabie sur le gros bloc, une heure trente après l'avoir quittée. « T'as vu l'arête est du Pic Lamartine ? jamais été fait, ce truc-là. »